

À propos des mythes historiques

Epilogue

Ceux et celles qui me font l'honneur de visiter de temps en temps les pages de mon blog¹ savent qu'une partie importante de son contenu traite de ce qui s'est passé chez nous pendant la dernière guerre mondiale. Une partie trop importante probablement. J'estime maintenant qu'il convient d'y mettre un terme. La présente est ainsi la tentative de reprendre, à un âge avancé et pour une dernière fois, mes excursions dans notre histoire nationale.

Jean Hamilius

En 2011, il y a donc des années, je fus étonné, choqué même, par un article traitant la résistance des Luxembourgeois face à l'envahisseur allemand de « légende ». D'où ma décision d'écrire mes souvenirs qui furent publiés en 2015.²

Une première recension, au *Tageblatt*, fut plutôt favorable. L'auteur y regretta cependant que, tout comme la plupart de ceux ayant vécu la guerre, j'en aurais sublimé mes souvenirs, pour affirmer entre autres que la majorité des Luxembourgeois aurait résisté activement à l'occupant allemand. Là je fus vraiment étonné alors que j'avais estimé dans mon livre les Luxembourgeois résistants actifs à plus ou moins 5 % de la population. La grande majorité des Luxembourgeois avait cependant, selon moi, été de plus en plus hostile à l'envahisseur et cela dès le début de l'occupation.

Je devais ensuite me rendre compte que plusieurs historiens luxembourgeois et non des moindres, nés après la guerre, partageaient ces vues si contraires à mes souvenirs. Je m'en ouvris à des amis de mon âge, à l'époque déjà des survivants : tous partageaient ma consternation.

Quelques années plus tard, invité à participer à un débat public, un historien renommé y qualifia la résistance à l'occupant de « mythe ». Cette fois-ci, cela

ne m'étonna plus mais me parut toujours inacceptable. Devant mes protestations contre ce qui fut pour moi une négation de l'existence même de la résistance, il me répondit que pour lui les termes de « mythe » ou de « légende » n'avaient pas la signification que je leur prêtais.

Cherchant par la suite à comprendre les causes de ce dialogue de sourds, je me disais que les cigares de Churchill, pour choisir un exemple anodin, pourtant bien réels, étaient en effet devenus un mythe, une légende, étaient devenus célèbres, légendaires. Ces termes, si utilisés à propos de la résistance, n'étaient donc pas nécessairement aussi péjoratifs que je ne l'avais cru.

Mais puisque mon interlocuteur n'avait certainement pas voulu dire que la résistance des Luxembourgeois contre les vellétés annexionnistes allemandes était devenue célèbre, je devais supposer qu'au moins il ne la tenait pas pour aussi forte que communément prétendu.

Il en va de même d'une affirmation que j'ai trouvée dans le dernier numéro de la revue *forum* et qui a contribué à ma décision de rédiger la présente.

Après un examen critique de la politique fiscale luxembourgeoise sur le plan international contre-

Je devais me rendre compte que plusieurs historiens luxembourgeois et non des moindres, nés après la guerre, partageaient ces vues si contraires à mes souvenirs.

L'interprétation du passé : un exercice douloureux

Jean Hamilius (* 1927), témoin de l'occupation, ancien ministre des bâtiments publics et de l'agriculture ainsi que des travaux publics sous Gaston Thorn, membre de la chambre des députés et député européen, a pris mon introduction au dernier dossier (l'article «Von der Nation zum Staatsvolk») comme occasion pour revenir sur la question des «mythes» de l'Histoire luxembourgeoise. Son article est le résumé d'une longue démarche aussi bien personnelle qu'historique que l'auteur avait débutée il y a quelques années en réaction à la thèse de Vincent Artuso sur la collaboration sous l'occupation allemande. Dans des articles, interviews, dans un livre (Luxemburg im Wandel der Zeiten, 2014), ensuite sur son blog www.jeanhamilius.lu, il a essayé de donner encore une fois la voix à la génération qui a été témoin des années de la guerre.

Mon article dans le numéro d'avril fait partie d'une petite série (voir la liste ci-après) entamée en 2001 sur l'identité et le projet national du Luxembourg et dont le thème central était le changement du récit collectif depuis la fin de la dernière guerre. Jean Hamilius, dans sa réponse, se montre surpris que, je qualifie moi aussi la résistance luxembourgeoise de «pure fiction». Pourtant ce texte ne se voulait pas être une appréciation des faits mais plutôt une

analyse des attitudes et réflexes d'une génération d'intellectuels et d'historiens qui, à mes yeux, ont cherché à «démasquer les certitudes de l'identité nationale en les qualifiant de pures fictions». Il n'était pas dans mon intention de m'exprimer sur la légitimité de cette démarche mais seulement de la constater.

J'estime donc que Jean Hamilius m'a mal compris (dû peut-être à un manque de précision de ma part), mais c'est sans importance parce que sa réplique est un document passionnant qui nous rappelle combien l'interprétation du passé est un exercice douloureux – un exercice qui se fait souvent au détriment du passé pour légitimer mieux le présent et influencer l'avenir...

JST

- „Von der gëlle Fra an bunten Kühen vorbei zum Stadtmuseum. Ein Hauch von Kulturkampf“, *forum* Nr. 208, Mai 2001
- „Woher, wohin? Die luxemburgische Gesellschaft braucht ein gemeinsames Projekt“, *forum* Nr. 271, November 2007
- „Welches Fundament für Staat und Nation? Luxemburgs Selbsterörterung im 21. Jahrhundert“, *forum* Nr. 343, September 2014
- „Von der Nation zum Staatsvolk“, *forum* Nr. 383, April 2018

disant, selon l'auteur, notre posture européenne, il y affirme que dans d'autres domaines aussi, notre récit national était devenu insoutenable. Et d'affirmer que pendant les 10 dernières années, les médias et l'Université avaient consacré une partie importante de leur énergie à interroger aussi les autres certitudes de l'identité luxembourgeoise de l'après-guerre : la monarchie, la résistance, l'église, son histoire et la Nation, pour démasquer finalement ces fondements idéologiques de la société luxembourgeoise comme de pures fictions.

À cela une première remarque : s'il est indéniable que notre pays a changé de posture en matière de politique fiscale internationale, et il faut s'en réjouir, l'essentiel de cette affirmation me pose cependant problème : en effet, au Luxembourg, la monarchie et l'église ne sont pas des fictions, elles sont bien réelles.

Il faut donc supposer que l'auteur voulut dire que l'idée que les Luxembourgeois s'étaient faite de leur pays, de sa monarchie, de la résistance, de l'église et de l'histoire nationale, avait été démasquée comme une pure fiction. Non seulement l'idée que l'on s'était faite de la résistance était ainsi, parmi d'autres, qualifiée de fiction, donc de ne pas correspondre à la réalité, d'être fausse, mais le terme « démasquer » me paraissait impliquer en plus que ces « fictions » avaient été créées alors qu'on les savait fausses.

En ce qui concerne la résistance, cette allégation n'est pas nouvelle, elle rejoint la théorie du « complot des élites », défendue par certains de nos historiens contemporains qui affirment qu'après la guerre les Alliés, en acceptant le Luxembourg parmi les pays vainqueurs, s'étaient fait bernier par une conjuration des élites luxembourgeoises qui leur avait fait croire

**Au Luxembourg,
la monarchie et
l'église ne sont pas
des fictions, elles
sont bien réelles.**



Heinrich Himmler au Luxembourg © Das Bundesarchiv via WikimediaCommons

en la réalité d'une résistance luxembourgeoise pourtant presque inexistante dans les faits.

Je laisse le lecteur juge de cette théorie de complot. Elle implique que pendant des dizaines d'années nos ministres, députés, journalistes, historiens de tous bords, de gauche et de droite, une « élite » donc, aurait soutenu la fiction d'une résistance collective, active ou passive. À se demander si Gilbert Trausch et tant d'autres ont fait partie de cette cabale ou s'ils n'ont pas osé s'y opposer ou, encore, s'ils se sont laissés duper, eux aussi, par les « élites ».

Deuxième remarque : ce n'est pas l'Université du Luxembourg qui explique et interprète les faits de notre histoire nationale. Ce sont les historiens attachés à l'Université qui le font. Et seuls les faits historiques peuvent être scientifiquement corroborés, doivent être considérés comme indéniables. Leur explication, aussi intelligente qu'elle soit, doit être considérée comme nécessairement subjective, non scientifique, sujette à contestation. Tout comme l'histoire de la Première Guerre mondiale, à la suite notamment des travaux de l'historien australien Christopher Clark *The Sleepwalkers*, apparaît aujourd'hui sous un éclairage nouveau, on peut s'attendre à ce qu'il en soit un jour de même pour l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, y compris celle de notre pays.

À cet égard, je dois l'avouer, je ne suis pas très heureux du fait que nos autorités, en acceptant implicitement l'ensemble des jugements du rapport Artuso, aient contribué à établir une sorte de vérité historique officielle. Ainsi je suis d'avis qu'en 1940 la Commission administrative n'a, d'une façon générale, pas failli à ses devoirs, ne mérite notamment pas d'être accusée d'un mauvais comportement lors de la persécution de nos concitoyens juifs. Appréciation subjective de ma part, elle aussi sujette à caution, bien sûr, comme devraient l'être les jugements du rapport Artuso.

Mais venons-en à la question principale : quels étaient les sentiments des Luxembourgeois pendant l'occupation allemande ? Question à la fois facile et difficile !

Question facile parce qu'il n'y a, pour ceux ayant vécu à l'époque, aucun doute. Quelle qu'ait été leur attitude personnelle, qu'ils aient été antiallemands ou pronazi, tous étaient conscients du fait que la grande majorité des Luxembourgeois n'aimait pas les Allemands, euphémisme s'il en est. Les collaborateurs, les vrais, ceux qui avaient accepté sans problème que l'Allemagne ait définitivement gagné la guerre et entendaient se ranger de son côté, s'apercevaient journalièrement de leur isolement, de l'ostracisme qu'ils rencontraient. Les autres Luxembourgeois, par mille

Ce n'est pas l'Université du Luxembourg qui explique et interprète les faits de notre histoire nationale. Ce sont les historiens attachés à l'Université qui le font.

et un signes discrets, réactions souvent inconscientes, se sentaient unis par un même sentiment.

Dans ma classe à l'Athénée, on se parlait ouvertement car on était en confiance. Même les deux Allemands qui avaient rejoint notre classe acceptaient tacitement un état des choses qui les chagrinait probablement. Ils se gardaient cependant de s'en plaindre, se comportaient correctement envers leurs condisciples luxembourgeois. Et nous savions que nos professeurs luxembourgeois pensaient comme nous.

Tout cela malgré le fait que nous étions tous membres de la HJ et nos professeurs luxembourgeois du VDB, condition nécessaire pour enseigner, pour les uns, de suivre cet enseignement pour les autres.

En pratique cette adhésion était purement administrative, n'avait guère de conséquences, les deux organisations manquant de cadres pour développer une activité significative au niveau de leurs membres.

Ces sentiments antiallemands n'excluaient pas que l'on admirait, que l'on respectait certaines qualités allemandes : l'efficacité, la discipline. Au cinéma, il n'y avait que des films allemands, en général du type « *leichte Unterhaltung* » œuvres complètement déconnectées de la guerre. Les vedettes allemandes, les Greta Garbo, Marlène Dietrich, Marika Röck, Ilse Werner, les Heinz Rühmann, Théo Lingens ou Hans Moser étaient populaires, leurs films largement apolitiques. Chaque séance de projection était cependant précédée par une « *Wochenschau* » glorifiant le régime et les faits de guerre allemands.

Mais question difficile aussi

L'issue de la guerre a longtemps été incertaine, quelle que soit l'opinion affichée de part et d'autre. En rétrospective, la défaite allemande n'était devenue hautement probable que lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis. Auparavant, les Luxembourgeois s'assuraient, certes, entre eux, de leur confiance dans la défaite ultime des Allemands, mais nombreux devaient être ceux qui, en catimini, en doutaient, tant le soldat allemand paraissait invincible.

Il faut se rappeler à cet égard que nous vivions à l'époque dans un environnement totalement germanisé. Dans l'espace public, toutes les inscriptions étaient en allemand. Les noms de rues, les enseignes commerciales, les uniformes étaient allemands, ceux des agents de police, des facteurs, des soldats. Les journaux étaient allemands, même si quelques des anciens titres luxembourgeois avaient été conservés. On n'entendait pas un mot de français, était coupé de l'extérieur, ne pouvait se rendre à l'étranger sauf

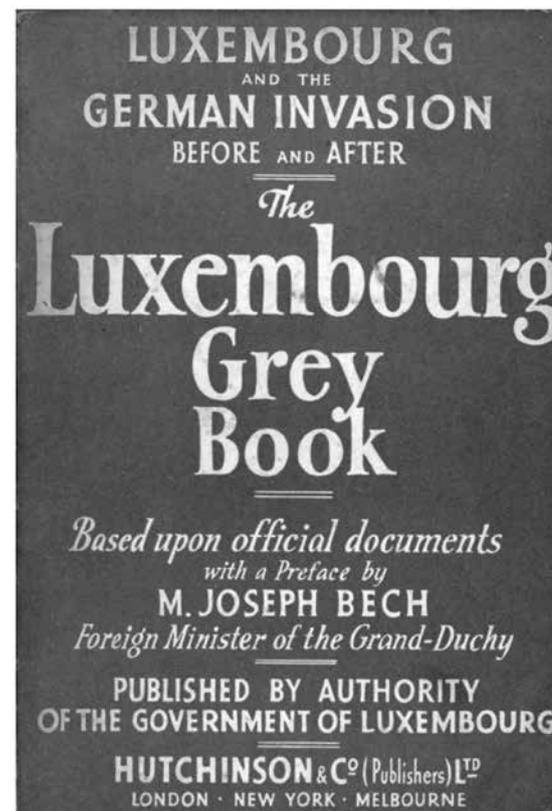
en Allemagne, ce que l'on évitait de faire. La propagande allemande était omniprésente, envahissante.

Ma famille ne devait pas se trouver en odeur de sainteté auprès des Allemands. Mon père avait été en prison, un oncle déporté, un cousin réfractaire. Je me demandai souvent ce qui nous arriverait en cas de défaite des Britanniques. La déportation vers l'Est pour y germaniser les terres prises aux peuples slaves? Pouvait-on espérer que la guerre définitivement gagnée, le régime nazi allait s'amadouer? Je n'étais certainement pas le seul à me poser de telles questions. Mais on n'en parla pas, c'était trop démoralisant, trop défaitiste.

Autre réflexion : des historiens mettent aujourd'hui en question la motivation de ceux qui se soustrayaient au service militaire allemand, soit un bon quart des appelés. Ils risquaient pourtant gros s'ils étaient pris par les Allemands, tout comme ceux qui les cachaient.

On prétend que la peur du front russe aurait été la cause prépondérante du nombre élevé des réfractaires et non pas l'horreur de servir sous l'uniforme allemand. La peur du front russe a certainement joué un rôle important dans ces décisions tout comme,

Luxembourg Grey Book, Document du gouvernement luxembourgeois en exil, 1942 © Brigade Piron via Wikimedia Commons



On n'entendait pas un mot de français, était coupé de l'extérieur, ne pouvait se rendre à l'étranger sauf en Allemagne, ce que l'on évitait de faire. La propagande allemande était omniprésente, envahissante.

Après leur victoire, les Alliés ont continué à fêter leurs héros, vainqueurs et vaincus, à pleurer leurs victimes. Je ne pense pas que le Luxembourg se soit particulièrement distingué à cet égard.

dans le sens contraire, la quasi-certitude que si on désertait, si on se dérobaît à la conscription, la famille serait déportée et tous ses biens confisqués.

Mais ce dont les commentateurs d'aujourd'hui ne se rendent apparemment pas compte, c'est qu'en cas de victoire allemande, les réfractaires couraient de terribles périls. Leurs familles, déportées vers l'Est, allaient probablement survivre mais quelle allait être la situation des réfractaires? Sans papiers d'identité, traqués par les autorités, où allaient-ils se cacher? Comment survivre?

Si dans toute décision la motivation peut inclure une part de subconscient, donc individuelle, on doit cependant conclure que d'une façon générale, pour devenir réfractaire, il fallait être convaincu de la victoire alliée. En cas de victoire allemande, s'être soustrait à la conscription allemande ou avoir déserté était tout simplement suicidaire.

Ayant passé au début de 1944 la «Musterung» et dans l'attente du «Stellungsbefehl», j'ai participé à des conciliabules entre camarades se trouvant dans la même situation que moi. Jamais nous n'avons évoqué le danger d'une victoire allemande. Personnellement je n'y pensais pas, c'était exclu. Je crois qu'il en était de même pour mes camarades.

J'arrête ici mon argumentation à propos de ce que fut le comportement des Luxembourgeois pendant l'occupation. Que l'on me permette cependant encore quelques mots sur l'après-guerre. À cet égard, j'accepte volontiers qu'après la libération on ait quelque peu glorifié ceux qui avaient combattu l'ennemi, avaient résisté, risqué leur vie, l'avaient parfois perdue. Mais cela n'était pas spécifique au Luxembourg. Pendant la guerre, la propagande patriotique était de mise des deux côtés du conflit. Après leur victoire, les Alliés ont continué à fêter leurs héros, vainqueurs et vaincus, à pleurer leurs victimes. Je ne pense pas que le Luxembourg se soit particulièrement distingué à cet égard. On peut aussi supposer que dans le récit de qui s'était passé, on a eu tendance, de part et d'autre, à glorifier ce qui était positif, et à ne pas trop insister sur ce qui l'était moins. Ici encore, cela ne fut certainement pas spécifique à notre pays, bien au contraire.

J'admets finalement sans problème que la perception de notre pays, de ses institutions, de son histoire ait évolué au cours des 50 ou 75 années passées. Ce qui me gêne, c'est l'affirmation que ce changement serait dû au démasquage d'une fiction, que cette «fiction», que ce mensonge aurait en plus été l'œuvre d'une clique, d'une «élite», d'une conspiration, voulant accréditer des idées que l'on savait fausses. Une telle

Mémorial Maquisards, Luxembourg © GilPe via Wikimedia Commons



assertion, en ce qui concerne la résistance pendant la guerre, me paraît saugrenue, irréaliste, surprenante.

*

Après ce plaidoyer, j'entends donc mettre fin à ma participation à une discussion que l'on ne peut même plus qualifier de nationale tant elle a lieu dans une indifférence de plus en plus générale. D'autres préoccupations, d'autres souvenirs retiennent aujourd'hui l'attention des Luxembourgeois. D'autres historiens passeront aussi un jour l'histoire de l'occupation au crible des informations à leur disposition. À leur tour, ils essayeront de se démarquer des opinions de ceux qui les ont précédés. C'est la vie...

Pour terminer, voici encore deux anecdotes qui, à mon avis, illustrent, chacune à sa façon, l'état d'esprit des Luxembourgeois pendant la guerre.

Un jour de dimanche j'assistais au « Stadion » de la route d'Arlon à un match de football opposant l'équipe du « Stadt Düdelingen », ci-devant le « Stade » de Dudelange, à l'équipe prestigieuse de « Schalke », célèbre à l'époque pour sa « Kreiseltechnik ». Cela a dû se passer vers la fin de 1940 ou en 1941, avant l'attaque de l'Union soviétique certainement.

À ceux qui s'étonnent aujourd'hui du fait que les Luxembourgeois faisaient du sport pendant l'occupation, il faut dire qu'à beaucoup d'égards « la vie continuait » pendant la guerre. Si on voulait jouer au foot, faire partie d'un orchestre ou chanter dans une chorale, participer ouvertement à la moindre activité collective, il fallait le faire dans un cadre contrôlé par les Allemands. Pour les Luxembourgeois, la rencontre « Schalke-Stadt Düdelingen » était en tout cas un événement de taille : le Luxembourg allait affronter l'Allemagne !

Le stade était archiplein, je me trouvais face à la tribune officielle, tout en haut des gradins. Près de moi se trouvaient quelques soldats allemands, heureux de pouvoir assister à un bon match de football. L'ambiance était survoltée. Dès que les Allemands avaient le ballon, le stade était plein de sifflements, de huées, lorsque les Luxembourgeois en avaient la possession, les encouragements fusaient.

Je ne me souviens pas de l'issue de la rencontre mais je me rappelle avec acuité d'une scène incroyable: Michaux, le gardien de but luxembourgeois, venait de s'emparer du ballon et de le réexpédier d'un coup de pied puissant vers l'avant. Un attaquant allemand se trouva encore près de lui, retournant calmement vers le milieu du terrain, tournant donc le

dos à Michaux tout comme le fit l'arbitre. Cédant sans doute à une impulsion irrésistible provoquée par l'ambiance, Michaux se précipita alors soudainement vers l'attaquant allemand et lui donna un vigoureux coup de pied dans le derrière. Hurlements enthousiastes, le joueur allemand se retourna, tout éberlué, l'arbitre n'avait rien vu, Michaux regagnait calmement sa cage, les soldats allemands se regardaient incrédules : que se passait-il, ils se trouvaient où ?

On raconta plus tard, après la libération, qu'à la suite de son « exploit », Michaux s'était réfugié en Angleterre et y avait rejoint les forces alliées. Je ne sais pas si c'est vrai, mais le coup de pied, je l'ai vu.

Il y a d'autres anecdotes qu'on pourrait évoquer ici, dont celle de notre maître boucher qui, dès le début de l'occupation, commença à prendre des leçons d'anglais « pour pouvoir parler aux soldats américains lorsqu'ils viendront nous libérer ».

Mais voici une petite anecdote qui, je l'espère, déridera le lecteur même si, par ailleurs, il est peu convaincu par ma prose. Un jour, c'était au début de l'occupation, en automne 1940 ou au début de 1941, mon père rejoignit la table familiale, rayonnant de joie. Il venait du « Grand Café », à l'époque l'établissement emblématique de la place d'Armes ayant certainement déjà dû changer de nom. Y officiait « Jean », gilet noir, revêtu d'un tablier bleu, le prototype même du garçon de café parisien.

Un convive, voulant passer commande, appela Jean « garçon »... Jean, se tenant à quelques pas du client, bien droit comme toujours, tournant le dos au client, ne bougea pas. Le client insista : « garçon ! » ... rien n'y fit, Jean resta immobile.

Alors le client, se rappelant que l'emploi du français venait d'être défendu, d'appeler : « Herr Ober! »... et Jean de pivoter sur lui-même et de se précipiter vers l'appelant, la serviette blanche pliée sur son avant-bras gauche et s'exclamant d'un tonitruant : « voilà, voilà... » ♦

Après ce plaidoyer, j'entends donc mettre fin à ma participation à une discussion que l'on ne peut même plus qualifier de nationale tant elle a lieu dans une indifférence de plus en plus générale.

1 www.jeanhamilius.lu

2 Jean Hamilius, *Luxemburg im Wandel der Zeiten*, Luxembourg, 2014.